

Galbraith, John K. *L'économie en perspective : une histoire critique*. Paris, Éditions du Seuil, 1989, 388 p.

André Joyal

Volume 21, Number 3, 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/702707ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/702707ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (print)

1703-7891 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Joyal, A. (1990). Review of [Galbraith, John K. *L'économie en perspective : une histoire critique*. Paris, Éditions du Seuil, 1989, 388 p.] *Études internationales*, 21(3), 609–611. <https://doi.org/10.7202/702707ar>

## 2. COMPTES RENDUS

### ÉCONOMIE INTERNATIONALE

GALBRAITH, John K. *L'économie en perspective: une histoire critique*. Paris, Éditions du Seuil, 1989, 388p.

Un autre Galbraith. Oui, ce vulgarisateur prolifique de l'économie ne cesse d'étonner. Si la rédaction soutenue d'essai de la part de l'ancien conseiller du président Kennedy a connu des succès inégaux, ce dernier ouvrage devrait satisfaire à la fois les initiés et les néophytes sur l'histoire de la pensée économique. Car, malgré le titre, c'est bien ce dont il est question. Il s'agit moins d'un essai, du genre auquel l'auteur a habitué ses lecteurs depuis une trentaine d'années, que d'une longue, laborieuse et captivante description de l'évolution des idées et des concepts qui, avec l'arrivée de la révolution industrielle, serviront d'ébauche au développement de la science économique.

À plusieurs égards, autant par le contenu, la forme et le ton, cet ouvrage se rapproche beaucoup de celui de R. Heilbroner, *Les grands économistes*, paru il y a près de vingt ans au Seuil et toujours fourni en référence à ceux qui désirent se familiariser avec les pionniers de la pensée économique. On y trouve la même admiration envers certains auteurs bien connus tels les Adam Smith, Karl Marx, Thorstein Veblen et bien sûr, John Maynard Keynes qui, à lui seul, se mérite pas moins de trois chapitres (de l'aube au crépuscule...).

Ici, comme pour tous les volumes sur le sujet, l'auteur de *La Richesse des nations* et celui de la *Théorie générale* servent de pivot; avant et après Smith, avant et après Keynes. L'érudition de Galbraith nous conduit à travers les époques sans jamais

ennuyer le lecteur de détails fastidieux et d'une utilité peu évidente. Bien au contraire, comme il en a le secret, l'auteur traite des différentes périodes en les parsemant des contributions de penseurs jugés à ses yeux dignes d'intérêt. Son lecteur, qui, comme l'auteur de ces lignes ne compte plus les ouvrages lus à ce jour sur le sujet, en trouve toujours pour son compte. Un exemple parmi plusieurs: il n'est plus permis d'attribuer la paternité de la loi, voulant que la mauvaise monnaie chasse la bonne, à T. Gresham (l'un des fondateurs de la bourse de Londres) puisque deux cents ans plus tôt, l'évêque de Lisieux, Nicole d'Oresme (1320-1382), associé aux scolastiques, avait déjà énoncé le principe dans des écrits qui justifieraient de le considérer comme étant le premier des économistes monétaristes.

La section sur les économistes pré-classiques se lit agréablement sans toutefois se démarquer véritablement de ce que les spécialistes de l'histoire de la pensée économique ont déjà fait connaître abondamment. On trouve donc sans surprise les principaux mercantilistes et l'école française avec F. Quesnay et A. Turgot comme figures de proue.

Sur Adam Smith, en dehors des anecdotes, que pouvait-on espérer de nouveau? Puisque tout a été écrit, Galbraith semble, en premier lieu, suivre le courant en reprenant à son tour l'exemple de la fabrique d'aiguilles servant à illustrer les avantages de la division du travail. Il en est de même avec la théorie de la valeur travail, ou encore pour la distinction entre la valeur d'usage et la valeur d'échange. Et, il fallait s'y attendre, l'on retrouve la plus célèbre des citations du père de l'économie moderne: « Ce n'est pas de la générosité du boucher, du brasseur ou du boulanger que nous attendons notre repas... » (p. 86). Mais, étant donné, les observations cinquantaines que fait Galbraith, depuis des années, sur le fonctionnement des mécanis-

mes du marché dans les économies contemporaines, c'est sans trop de surprise que l'on retrouve l'un de ses thèmes favoris. Ainsi, il estime que s'il revenait sur terre, Adam Smith, serait consterné par un monde où, comme aux États-Unis, un millier de grandes sociétés anonymes exercent un rôle déterminant sur l'ensemble de l'économie. D'ailleurs, sans reprendre le thème de technostructure qui a fait fortune grâce à son *Nouvel État industriel*, Galbraith ne manque pas ici et là de faire allusion à l'absence ou à la présence de la perception, chez différents auteurs, de la menace engendrée par la bureaucratisation des grands centres de production.

Les informations sur les autres principaux porte-étendards de l'économie classique ne fournissent rien de bien nouveau pour les initiés. Et notre auteur semble, une fois n'est pas coutume heureusement, être bien à l'aise à l'intérieur des rangs des économistes néo-classiques contemporains lorsqu'il prend position en faveur de la conception subjective de la valeur (fonction de l'utilité de l'unité marginale). En effet, à son tour, il reprend le trop célèbre exemple de la valeur du verre d'eau dans le désert pour nier l'importance du coût de production dans la détermination de la valeur d'un produit. Bien sûr, n'importe quel assoiffé échangerait sa montre en or pour un verre d'eau, mais Galbraith néglige de prendre en considération le coût de transport du verre d'eau à deux mille kilomètres au sud d'Alger... (probablement l'équivalent d'une bonne montre suisse). Par ailleurs, l'allusion à l'école historique allemande à travers son représentant le plus connu, F. List, permet d'ironiser sur l'influence qu'elle exercerait toujours aujourd'hui aux États-Unis chez les opposants au libre-échange. Ainsi, le principe de la protection de l'industrie naissante servirait toujours ceux qui, sous le couvert d'une soi-disant politique industrielle, se montrent partisans du protectionnisme.

Les disciples de Marx, parmi la confrérie des économistes américains, pourraient se compter aisément si l'on s'en donnait la peine tellement ils sont peu nombreux. Néanmoins, au début de son chapitre sur l'auteur de *Das Kapital*, Galbraith laisse croire que les économistes qui admettent que le monde évolue et change constamment sont suffisamment importants pour mériter une mention. Ainsi, à défaut de trouver des marxistes, il existe des institutionnalistes que Galbraith identifie au *Journal of Economic Issues*, ignorant vraisemblablement que, dans les années trente, l'on associait les premiers économètres à ceux qui lisaient *Econometrica*.

Les chapitres sur la monnaie offrent une intéressante présentation à la fois des premières institutions financières et des idées des premiers responsables de l'ébauche de la théorie quantitative. Après quoi, deux économistes américains, H. George et T. Veblen, reçoivent une attention particulière dont le lecteur ne peut nier la pertinence. Encore une fois, le rapprochement avec l'ouvrage d'Heilbroner se fait aisément. Cependant, en ce qui regarde le comportement envers la gent féminine du pourfendeur de la nouvelle aristocratie financière, notre auteur souligne l'opportunité de ne pas insister.

Le courant conservateur, dont le prix Nobel L. von Hayek, à l'aube de ses 90 ans, constitue avec Milton Friedman, l'un des porte-parole parmi les plus connus ou les plus influents, se mérite une attention particulière. Mais c'est à un autre Autrichien que Galbraith fait allusion sans prévoir qu'une proposition énoncée entre les deux guerres serait, à la fin des années quarante, d'une grande actualité. Il nous apprend que L. von Mises, bien connu pour son opposition envers le socialisme, condamna l'interdiction de la vente de la drogue sous prétexte qu'elle constituait une entrave au mécanisme de marché. Le

chapitre intitulé « Naissance de l'État-providence », à une époque où l'on en évoque la crise depuis bientôt dix ans, s'avère particulièrement intéressant. Si l'auteur rend ici un hommage justifié à C. Pigou, le pionnier de l'économie du bien-être, il est regrettable que le lien entre J. M. Keynes, à qui l'auteur accorde une si grande importance à la fin de l'ouvrage, et le « dernier des classiques » n'ait pas été fait. La rivalité d'opinion entre les deux grands maîtres de Cambridge est suffisamment connue et intéressante pour justifier à tout le moins quelques commentaires.

Sur le père de la macro-économie, ce sont moins les idées que la façon dont elles ont pénétré aux États-Unis qui frappe le lecteur bien au courant de ce que l'on a appelé, non sans raison, la « nouvelle Économie ». L'âge d'or du keynésianisme est bien décrit avec une allusion à ces années où les économistes étaient jugés dignes de confiance... Dans le chapitre suivant, la description du crépuscule de la pensée keynésienne fait comprendre pourquoi la profession a perdu une partie de son aura. En fait comme le montre bien l'auteur, Keynes n'y est pour rien. Le monde ayant changé de façon très sensible, c'est normal qu'un ouvrage écrit au temps de la grande crise soit moins utile pour orienter les grandes stratégies économiques en cette fin de siècle.

Enfin, les deux derniers chapitres intitulés « Le présent, image du futur (1 et 2) » justifient, cependant bien tardivement – il ne reste que vingt pages – le titre de l'ouvrage. L'auteur exprime son admiration envers le Japon où la dynamique et la motivation au sein de la grande société anonyme se présentent sous un jour plus favorable que dans tout autre pays industriel. Quant à la science économique, l'auteur rend hommage à de jeunes économistes qui contribuent à orienter l'économie dans un sens favorable à ses yeux et il

termine sur la note suivante: « Aucun livre sur l'histoire de la science économique ne peut s'achever sans que l'auteur exprime l'espoir que la science politique s'unira à la science économique pour former de nouveau la discipline plus vaste de l'économie politique? Un souhait partagé en songeant à Étienne de Montchrétien, ce mercantiliste du 17<sup>ème</sup> siècle qui, le premier, utilisa l'expression « économie politique ».

André JOYAL

*Département d'économique  
UQTR, Trois-Rivières, Québec*

HELPMAN, Elhenan and KRUGMAN, Paul R. *Trade Policy and Market Structure*. Cambridge (MA), The MIT Press, 1989, 205p.

Ce livre analyse les politiques commerciales en présence de concurrence imparfaite. Son but principal est moins d'innover que d'effectuer une synthèse et de consolider les connaissances actuelles dans une branche en pleine expansion de la théorie du commerce international. Une telle entreprise est la bienvenue car en moins de 10 ans, la littérature économique a explosé et des conclusions souvent contradictoires ont émergé. En plus ce sujet est extrêmement important étant donné les structures économiques de cette fin du 20<sup>ème</sup> siècle.

Il n'y a en effet que très peu de secteurs économiques que l'on peut caractériser par la concurrence parfaite et une structure oligopolistique décrit souvent mieux la plupart d'entre eux. Avec celle-ci, il y a certes toujours concurrence mais la rivalité entre entreprises et les stratégies qui en découlent font que les firmes sont dans un monde complètement différent de la concurrence parfaite. Or, il y a 10 ans